

MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Nous voici en carême, ce qui ne veut pas tout à fait dire qu'on ne dansera plus, mais enfin le moment des grandes réunions est passé, et l'on doit s'occuper sérieusement des toilettes de printemps.

Pour se renseigner d'une manière certaine sur cet important sujet, il faut en conférer avec une couturière habituée à satisfaire les fantaisies de haute élégance, par exemple madame *Ernest Carpentier*, 23, rue Louis-le-Grand.

Voici les nouvelles dont la primeur nous a été donnée dans cette excellente maison :

En confections de sorties pour toilettes du matin, on portera des paletots-vestes, demi-ajustés, dans le genre du *Roland*. Les basques carrées continueront à être en faveur. Les corsages seront ornés de ceintures ouvragées ; le haut de la taille se remplacera par une guipure. Restent à l'ordre du jour les manches justes, embellies d'une quantité d'ornements en passementerie, franges, ruches et dentelle.

Madame *Ernest Carpentier* emploie en ce moment beaucoup de passementeries perlées d'acier, avec aiguillettes et brandebourgs du même style.

Voici les détails de quelques costumes demi-saison :

Une robe de popeline grisaille, nuances jaspées fer et argent. Jupe garnie, au bas, d'une corde assortie. Corsage et manches ornés de cordes mêlées en perles d'acier. Cordelières arrondies en colliers avec aiguillettes sur les épaules. Ceinture et aumônière assorties.

Autre toilette : robe de taffetas Pompadour, foud marron, avec bouquets de roses et feuillage. Jupe décorée d'une grecque en dentelle noire appliquée, entourée d'une petite frange boule. Corsage garni d'un plastron de dentelle, qui retourne sur les épaules, suivi de la même frange. Sur le devant de la robe, au corsage et au bas des manches, une garniture de boutons ronds en cristal de roche.

Voici maintenant une très-jolie toilette de mariée :

Robe de satin blanc ornée, dans le bas, d'une haute frange de plumes et d'un volant de guipure posé en tunique et remontant sur les côtés jusqu'à la ceinture. Corsage montant, boutons de perles et guipure sur les manches et autour du corsage.

La coiffure composée par la maison *Herpin-Leroy*, 130, rue Montmartre, est un pouff de boutons d'oranger, avec guirlandes de jasmin et Sainte-Lucie attachées à la grecque dans les cheveux. Voile très-long, attaché sous le pouff et tombant jusqu'au bas de la jupe.

Nous aurions vivement désiré donner, dès aujourd'hui, un aperçu de ce qui se fera en chapeaux de printemps ; mais la chose est impossible : la saison, singulièrement retardée par le temps de froid et de neige, n'a pas hâté l'éclosion des modèles, auxquels, on peut le dire, il n'a manqué qu'un rayon de soleil.

Mesdames *Morizon et de Riclès*, 6, rue de la Michodière, ne mettront au jour leurs types printaniers que pour la fin du carême.

En attendant, nous pouvons constater le succès de quelques jolis chapeaux de théâtre, créés par ces habiles modistes :

Une capote de tulle rose, recouverte en tulle blanc perlé d'acier ; au fond, des bouclettes de satin rose et un buisson de muguet des bois. A l'intérieur, du muguet, de la blonde et des brindilles d'acier. Brides de satin rose.

Une capote de tulle malines, bouillonné en tuyaux, avec marguerites d'acier posées sur des bandelettes de satin blanc. Au fond, un chaperon en boutons de roses moussues, s'échappant d'un peigne d'acier. A l'intérieur, un pouff en boutons de roses. Brides de satin blanc.

Un troisième chapeau est en crêpe bleu, avec ornements de jais noir. Sur le fond, une touffe tombante de marabouts noirs et un flot de bouclettes de taffetas bleu. A l'intérieur, des myosotis de velours bleu dans un nuage de tulle blanc. Brides de taffetas bleu.

Les coiffures de concert créées par mesdames *Morizon et de Riclès* ont beaucoup de cachet. Le genre grec et le style *empire* y dominent.

La prédilection accordée à l'acier est devenue une véritable fureur : on en met partout.

On compose, avec cet élément, une grande variété d'accessoires et de bijoux ; c'est ce qui se portera le plus dans les toilettes de ville au début de la saison.

Sur la fin du carnaval, nous avons vu reparaître les coiffures poudrées, pour lesquelles quelques tentatives ont déjà été faites l'année dernière. Rien, cependant, ne nous porte à supposer, quant à présent, que cette mode tende à se généraliser.

Les jupons se maintiennent dans les proportions où nous les avons laissées, lors de nos dernières causeries.

Rien ne pourrai détrôner le jupon à ressorts, tant qu'on portera des robes très-longues et très-amplées. Ces robes ont besoin d'être soutenues, elles seraient insupportables sans un dessous artistiquement combiné.

Aussi, la maison *Creusy*, 133, rue Montmartre, s'est déjà occupée d'ajuster ses formes aux coupes nouvelles ; elle a décidé que le jupon à ressorts ne bouffera que du bas, parce que les robes *empire* toutes d'une pièce et les confections-vestes ne peuvent supporter de l'ampleur près de la taille. La forme du corps doit se dessiner légèrement dans le haut, autour des hanches. A partir du tiers de la jupe, le volume et le bouffant ne sont plus limités.

Pour les surjupes, il n'est sorte de garnitures que la maison *Creusy* n'emploie pour varier ses effets : dentelle, franges, boules, passementerie, jais, acier, ruches et plis viennent concourir à la décoration des surjupes, devenues aussi luxueuses que les robes elles-mêmes.

Le mois prochain, nous serons en mesure de décrire tous les patrons, pour la saison de printemps, de la maison *Creusy*.

Pour la haute nouveauté, il nous faut attendre Longchamps.

D'autre part, ce n'est qu'après l'exposition de la maison de *Saint-Augustin*, 45, rue Neuve-Saint-Augustin, exposition qui aura lieu aux environs des fêtes de Pâques, que nous pourrons donner à nos lectrices un aperçu des fantaisies élégantes éditées pour toilettes d'enfants.

Depuis quelque temps, on est aussi exigeant au sujet des costumes enfantins que pour les modes de femmes. Peut-être y a-t-il même plus de recherche dans les vêtements de l'enfance.

Les magasins de *Saint-Augustin* se sont livrés d'une manière toute spéciale à ce genre gracieux, et le succès les a récompensés dans leurs travaux. Partout on copie leurs modèles, dont le charme et l'originalité méritent réellement les plus grands éloges.

Les étoffes de teintes unies seront en vogue dès les premiers beaux jours. On verra peu de dessins à grandes dispositions.

L'écossais et les couleurs heurtées sont abandonnés, mais on portera encore beaucoup de ponceau, surtout pour les costumes de campagne.

Les capelines sont en faveur; on ne les abandonnera momentanément que lorsque l'instant sera venu de reprendre les chapeaux ronds.

Nos correspondances de province nous ont apporté déjà une foule de questions au sujet de la forme des chapeaux. Il nous est impossible de répondre d'une manière positive jusqu'à nouvel ordre, mais nous sommes convaincue que les petites formes seront conservées.

Les fleurs des champs s'emploieront à profusion surtout pour les chapeaux ronds. La maison *Herpin-Leroy*, qui les fabrique

d'une manière toute spéciale, en a reçu d'importantes commandes.

La dentelle portée en volant autour des châles et des paletots sera toujours le plus élégant des ornements riches.

On prépare dans la maison *Violard*, rue de Choiseul, des châles arrondis et des vestes *Senorita* en dentelle noire et blanche. La veste *Senorita* fait haute nouveauté; nous lui prédisons tout le succès qu'elle mérite.

L'élégance qui a présidé à la composition des toilettes d'hiver nous fait bien augurer de la saison prochaine. Les créations des beaux jours ont mille raisons d'être plus harmonieuses, les matériaux qui les composent sont variés à l'infini. Les couleurs en demi-teinte, insignifiantes à la lumière, ont beaucoup de charme au grand jour et font mieux ressortir les accessoires, dont le luxe s'augmente et qui seront le sujet de nos prochaines causeries.

Marguerite de Jussey.

CAUSERIE

C'est une manie propre à la vanité de tous les chroniqueurs de s'imaginer et de faire croire que le public qui lit leurs œuvres (quand il les lit), s'en occupe pendant plus d'une seconde et s'en préoccupe assez pour que, de tous les coins du globe, arrivent à ces chroniqueurs des lettres anonymes d'approbation et de critique, des bouquets d'encens et des paquets d'épines qui, les uns et les autres, flattent leur amour-propre. Verges et caresses, ils acceptent tout avec une égale bonne humeur, une égale satisfaction; leur orgueil y trouve son compte, ils n'en demandent pas davantage.

Je n'ai pas cette faiblesse, mais la sincérité de croire, cela ne fait pas mon éloge peut-être, qu'à la dixième ligne d'un de mes courriers il n'est pas un lecteur qui se souvienne de la première, et, je le dis sans immodestie, je n'ai pas reçu dans ma vie quatre lettres ayant trait à un de mes coups de plume. Allez! allez! ô chroniqueurs, mes bons camarades, nous faisons une œuvre de poussière; autant en emporte le vent! Je viens de confesser n'avoir pas reçu, dans ma vie, quatre lettres de la part de mes lecteurs, touchant mes humbles courriers. Mais j'en ai reçu trois dont le souvenir m'est resté. L'une, et elle remonte déjà bien loin, venait d'une de mes lectrices de la province qui m'exprimait le vif désir qu'elle éprouvait de venir vérifier par ses yeux la splendeur de quelques fêtes parisiennes que j'avais racontées, et cette aimable femme me demandait quelques conseils sur la manière de vivre honorablement à Paris avec une fortune médiocre et, en même temps, de voir le monde et d'assister à ces fêtes merveilleuses dont l'écho retentit jusqu'en province.

Si je me souviens bien, je lui répondis poste pour poste que, si elle était bien chez elle, dans sa petite province, elle aurait grand tort de la quitter; que, si les voisins n'étaient pas trop désagréables, elle trouverait plus d'agrément à vivre au milieu d'eux, et qu'avec un peu d'esprit, elle y brillerait bien plus qu'à Paris avec une fortune d'esprit; — mais que, si c'était parce que ses voisins n'étaient pas tolérants ni tolérables qu'elle voulait les quitter, le plus sûr était de rompre avec eux, — moyen excellent pour assouplir les gens. — Je disais encore à mon aimable correspondante que les fêtes de Paris ne sont véritablement belles que pour les femmes qui ont la fortune et les diamants nécessaires pour contribuer à leur splendeur et pour les gens qui en entendent parler. Quant à ceux ou à celles qui ne s'y faufilent que pour être éclaboussés, le mieux pour eux est de s'en rapporter aux chroniqueurs qui en ont ouï par-

ler et qui ont l'avantage sur le commun des narrateurs de savoir ajouter souvent beaucoup d'exagération et quelquefois un peu d'esprit au récit de ceux-ci.

Voici à peu près ce que me disait ces jours derniers une dame qui, invitée au bal du prince Napoléon, s'enfuyait de Paris pour ne point être tentée d'y assister. « Que voulez-vous, soupirait-elle en garnissant sa petite valise de voyage, je ne possède encore que pour une vingtaine de mille francs de diamants; quelle figure ferais-je et quelle figure me ferait-on dans un bal où l'auguste maître de maison a dépensé, dit-on, pour 10 000 fr. de fleurs, pour 27 000 fr. de sandwiches, pour 7 ou 8000 fr. de bougies, sans compter le reste en proportion! On ne me verrait pas, donc je ne verrais rien! Je préfère m'enfuir, car si je reste à Paris, la démaigeaison me prendra peut-être d'aller à cette fête qui sera évidemment magnifique (en effet, elle fera époque), — et pour rien au monde je ne voudrais me sentir humiliée, même à mes propres yeux! » — Mais, dis-je à ma charmante raisonnable, pourquoi, ayant la force de faire ce que vous faites, ne vous montrez-vous pas complètement forte, en restant à Paris, sans aller à ce bal? — « Malheureux! s'écria-t-elle en poussant le fermoir de son sac, ne savez-vous donc pas que la femme vraiment forte et vraiment raisonnable est celle qui ne s'expose pas au danger de la tentation, que la femme qui cherche à braver la tentation y succombe infailliblement. Notre force, c'est de savoir reconnaître notre faiblesse et de lui rendre hommage. »

Ce trait me manquait à l'époque où j'écrivis à mon aimable provinciale; mais si elle me fait l'honneur de lire encore mes courriers, elle trouvera dans le court dialogue que je viens de rapporter un argument pour la fortifier dans les excellents conseils que je me vante de lui avoir donnés, — entre autres, en l'engageant à rester dans sa bonne petite ville. C'est par là que les gens sensés finissent toujours; heureux, donc, quand on peut commencer par la fin!

Le bal du prince Napoléon n'est pas le seul qui aurait pu engager une provinciale à fuir Paris, si elle avait voulu imiter la femme forte dont je viens de citer la conduite. Sans compter les bals des Tuileries, qui sont comme un cénacle un peu étendu, il y a les fêtes de l'hôtel de ville où les choses se passent tout aussi splendidement qu'ailleurs, bien que le nombre des invités y soit plus considérable qu'en aucun autre lieu, et puis les grands bals des ministères, pour la plupart costumés. Et ce n'est pas une petite affaire qu'un costume pour de tels bals où



Planche N° 7.

LE MONITEUR DE LA MODE
JOURNAL DU GRAND MONDE.

Toilette de ville (voyez la description page 2 de la couverture).

certaines femmes se déguisent littéralement en diamants, en saphirs, en perles, en émeraudes. Je ne serai nullement étonné d'apprendre, un de ces jours, que madame X ou mademoiselle Y a fait descendre du ciel quelques étoiles ou la lune ou le soleil. Plus d'une a dû le demander déjà, l'exiger peut-être. Si on n'a pas encore pu donner satisfaction à de tels désirs, c'est faute de moyens matériels; mais, patience! on parviendra à les trouver. Je vous demande un peu ce que pourront faire à Paris des femmes qui ne posséderont pas pour un million de diamants ou de perles? S'enfuir au plus vite, si elles ont peur de n'avoir pas la force de résister à la tentation de se fourvoyer dans un bal où elles passeront pour être les femmes de chambre des dames qui ont pour un million de diamants.

Il y a bien un moyen de lutter contre les parures en soleil, en étoiles; — mais avisez-vous de conseiller ce moyen aux femmes jeunes, belles, élégantes naturellement! Elles vous toiseraient du haut en bas et vous enverraient aux gémonies. Décidément, le mieux pour elles est de s'enfuir, puisque c'est un signe de force.

J'ai dit que dans ma carrière de chroniqueur — qui ne date pas du déluge et qui n'est, à tout prendre, que très-accidentelle — j'ai dit que je n'avais reçu en tout que trois lettres à l'occasion de mes articles. Je viens de raconter tout ce que m'a inspiré la première de ces épîtres. Voici la réponse que j'ai à faire à la plus récente de ces lettres, que m'a attirée mon dernier *courrier*. Si l'on veut bien s'en souvenir, je parlais d'un mien ami qui se livre à l'exercice des sentences et des maximes philosophiques dont il se propose de composer un volume. Là dessus grande colère d'un lecteur — je soupçonne que c'est une lectrice — qui me demande si tout un chacun n'a pas le droit d'écrire et de jeter ses pensées sur le papier, de les livrer à l'impression, puis à la publicité? — Quant au droit, je ne le conteste pas; mais j'ai à mon usage, sur ce sujet, une application que je ne suis pas fâché de trouver l'occasion de mettre au jour.

Je ne comprends pas que des gens qui ne sont nullement forcés d'écrire par métier ou par devoir, perdent leur temps en se donnant le mal de le faire. Il ne peut pas être de la littérature comme des arts d'agrément dont les jeunes gens et les jeunes filles se parent dans le monde. Les littérateurs et les poètes de salons sont la peste, non-seulement de la littérature, mais des salons même, et ils travaillent, sans paraître s'en douter, à la perte de cette littérature qu'ils aiment évidemment, et qu'ils

honnorent puisqu'ils veulent y prendre rang. Le gros du vulgaire, qui sait déjà à peine distinguer la musique d'amateurs de la musique d'artistes, confond abominablement les deux littératures, celle des vrais écrivains et celle des poètes de salons.

De là, une foule de préjugés et une foule de sots jugements.

Ceux qui se sentent ou se donnent le goût d'écrire ainsi, le devraient faire pour leur propre plaisir. Ils rentraient plus de services aux lettres en se posant dans le monde en propagateurs et en défenseurs intelligents et pénétrés de la littérature, au lieu de s'attacher à courir après de petites réputations que leur font de petites filles étourdies et de vieilles femmes sourdes, et de s'y camper avec des rivalités absurdes.

Voilà ce que je suis obligé de répondre à mon correspondant ou à ma correspondante anonyme. Je sais bien à l'avance que je ne le satisferai pas; mais qu'y faire? Il lui reste la vengeance. Laquelle? Contre moi la vengeance est si facile que je me garde de l'indiquer. — J'aime mieux terminer mon *courrier* d'aujourd'hui en rapportant le petit dialogue suivant, surpris en écoutant derrière une porte :

Un père (sévèrement). — Monsieur mon fils, vous êtes criblé de dettes; vous empruntez de l'argent à tout le monde...

Le fils. — C'est afin d'en avoir.

Le père. — Mais, pourquoi ne le rendez-vous pas quand je vous en donne, moi?

Le fils. — Pour ne point paraître avoir emprunté; emprunter étant une si vilaine chose, comme vous venez de le dire, et qui peut nuire à la position d'un homme dans le monde!

Avant de tirer l'échelle, je tiens aussi à vous raconter la petite anecdote que voici et qui est d'assez fraîche date dans la ville de R... — On avait proposé en mariage à un jeune homme de l'endroit une jeune fille qui lui revenait assez. Par ce temps de prosaïsme et de positivisme où nous sommes, on dut faire valoir auprès du jeune homme et mettre en ligne de compte une succession assez rondelette d'une des parentes de la jeune fille, laquelle parente était retirée dans un couvent et devait, disait-on, infailliblement prendre le voile. Il arriva que notre jeune époux, ayant dû faire une visite à la parente en question, s'éprit d'elle et l'épousa au lieu de l'autre.

Quelqu'un ayant l'esprit tourné aux maximes moroso-philosophiques, pourrait bien, de cette aventure, tirer l'axiome suivant: — la ligne droite est le plus court chemin de la pauvreté à la fortune.

X. EXMA.

PÊLE-MÊLE

La comédie, qui est redevenue de mode l'hiver dans les salons, a eu, ces jours derniers, les honneurs d'une magnifique soirée donnée chez madame Périère-Pilté, en même temps qu'avait lieu au ministère des affaires étrangères un grand bal costumé.

Sur le programme de la représentation offerte par madame Pilté on lisait: *Théâtre de Madame, rue Monsieur*. La comédie, représentée devant un parterre tout garni de toilettes blanches et roses, a été très-applaudie. Mademoiselle Fargueil était chargée du principal rôle; c'est dire avec quelle perfection ce rôle a été joué.

A l'hôtel des affaires étrangères, le travestissement le plus original était porté par une grande dame costumée en serrure. Cherchez ce que peut être un déguisement en serrure! C'est pour nous une énigme dont nous renonçons à trouver la clef.

Le second bal de l'hôtel de ville a été, ainsi que nous nous y attendions, plus brillant encore que le premier, si c'est possible. Il y a eu cela de particulier, qu'on y a officiellement annoncé le mariage de la deuxième fille de M. le préfet de la Seine, la belle mademoiselle Valentine Haussmann, avec le vicomte de Pernetty. Mademoiselle Haussmann portait à la main le bouquet blanc des fiançailles, et les deux heureuses familles qui vont s'allier dans de si brillantes et souriantes conditions, recevaient les félicitations de tous. Le mariage est fixé au 14 mars.

L'inauguration du concert des Beaux-Arts, sous la direction

artistique de Roger, pour la partie vocale, et de M. Debillemont, pour la partie instrumentale, s'est accomplie avec bonheur. On y a entendu d'excellentes compositions, merveilleusement interprétées, mais qui auraient, toutefois, produit encore plus d'effet si elles eussent été exécutées dans une salle mieux constituée au point de vue de l'acoustique. Il y a sous ce rapport, dans le local de M. Martinet, des déficiences auxquelles on ne manquera pas d'apporter remède; nous le désirons d'autant plus vivement que le succès de l'entreprise en dépend dans une certaine mesure.

La soirée avait commencé par un prologue d'ouverture, rimé tout exprès par M. Théodore de Banville et récité par Roger. L'interprète s'est élevé à la hauteur du poète, qui lui-même, en cet épithalame de la musique épousant la peinture, a su tenir son vers à la hauteur du sujet. La fin surtout du morceau est admirable. On en peut juger par les derniers vers :

Écoutez la musique ! a dit le grand Shakspeare :
Un pur souffle d'amour dans sa grâce respire ;
Elle dit : « Charité, pardon, calme, devoir. »
Elle nous rend meilleurs, car elle nous fait voir
Comme un reflet de la vie éternelle,
Et chaque son qui meurt nous touche de son aile
En nous laissant troublés d'un mal délicieux,
Comme un ange éperdu qui s'enfuit dans les cieux !

La musique de chambre est une belle chose... mais il faut convenir avec M. X. Feyrnet, de *l'Avenir national*, que la mise en scène n'en est pas gaie. Ces quatre ou cinq messieurs, tout de noir habillés, au visage un peu sombre, qui s'assoient gravement et solennellement devant leur pupitre, semblent se préparer à accomplir quelque œuvre austère et même funèbre. La musique est une fête cependant : aux fêtes conviennent le sourire, la grâce, les fleurs, la parure; fleurs et parure, sourire et grâce aussi, sans doute, nous allons avoir tout cela. — Eh! quoi, M. Alard va s'habiller de couleurs tendres? M. Franchomme prendre l'air aimable, et M. Casimir Ney se couronner de roses? Non, nous allons tout simplement avoir un quintette de dames ou plutôt de demoiselles. Violon, mesdemoiselles Boulay et Castellan; alto, mademoiselle Biot; violoncelle, mademoiselle de Try; piano, mademoiselle Champain.

On comprend bien que nous savons trop ce qu'on doit à des dames et à des artistes pour ne pas souhaiter de grand cœur aux cinq fées du quintette un succès à rendre jaloux tous leurs concurrents. Mais nous ne nous dissimulons pas ce qui, le cas échéant, peut nous arriver. On l'a dit, il n'y a que le premier pas qui coûte : or, si le premier pas réussit, le quintette pourrait bien devenir un orchestre, et voyez-vous d'ici un orchestre féminin exécutant, sous la direction d'une dame exercée au maniement de la baguette, les symphonies de Beethoven et de Mendelssohn?... Voilà évidemment le complément naturel de la musique de l'avenir!

Autre révolution, toute faite celle-là. Les femmes se sont coiffées à la grecque, à la romaine, à la chinoise; elles se coiffent à présent à la... ma foi je ne sais comment dire. Il y a des boucles, des frisons, des fleurs et des rubans, pas mal de désordre, un peu d'ébouriffement : c'est très-gentil, mais c'est tout à fait indescriptible et prodigieusement compliqué. Pour réussir ce petit désordre-là, il faut une heure au moins et une main joliment exercée. Demandez aux dames pourquoi elles se font coiffer ainsi? pas une ne pourra vous le dire; mais les coiffeurs le savent bien. Un d'eux a trahi le secret. « La coiffure

des femmes était dans ces derniers temps d'une simplicité charmante, a-t-il dit dans un moment d'oubli; nous allions devenir inutiles. C'était une question de vie ou de mort : nous avons inventé la coiffure actuelle, et nous voilà indispensables. » Cela s'appelle, en bon français, un aveu dépouillé d'artifice.

Un journal allemand signale une mode nouvelle : les dames, dit-il, mêlent aux fleurs et aux rubans de leurs chapeaux de petites épées, de petits poignards, voire des pistolets et des révolvers en miniature. Où cette fantaisie belliqueuse fait-elle des siennes? On néglige de nous l'apprendre. A Berlin, sans doute, où les grandes victoires remportées sur les Danois auront grisé les imaginations féminines.

Faisons trêve un instant aux propos légers et entrons dans le domaine de l'histoire, non de l'histoire aride et grave qui ne peut convenir qu'aux savants, mais de cette aimable et poétique histoire qui, fidèle au précepte du poète, sait, avant tout, mêler l'agréable à l'utile.

La plupart de nos lectrices ignorent peut-être que la découverte de l'éther sulfurique remonte au xv^e siècle, et surtout que cet agent médical a sa légende, ni plus ni moins que la pierre philosophale et la cathédrale de Strasbourg.

Vers 1420, raconte notre confrère Sam, un alchimiste du nom de Basile Valentin, fit grand bruit d'une panacée qu'il venait d'inventer, qu'il fabriquait avec de l'alcool et du vitriol, au moyen de laquelle, disait-il, il pouvait guérir tous les maux imaginables et qu'il nommait *huile de pérennité*; elle dissipait surtout la mélancolie et les humeurs noires, voire la démence. Ce fut l'un des derniers remèdes qu'on essaya pour guérir l'infortuné Charles VI. L'*huile de pérennité* parut d'abord soulager le monarque, mais il n'en mourut pas moins à quelque temps de là, et Basile Valentin et son remède retombèrent dans l'oubli.

Un siècle après, un autre alchimiste allemand, Valerius Cordus, mis sur la voie par la découverte d'un manuscrit de Basile Valentin, fit bouillir un mélange d'alcool et d'acide sulfurique, et remarqua qu'il se produisait par cette opération un liquide extrêmement volatil et très-inflammable, auquel il donna le nom d'*huile de vitriol dulcifié*. A l'exemple de l'empirique français, il le vanta comme remède à tous les maux.

La légende allemande présente à sa manière la précieuse découverte; la poésie et le drame s'y coudoient : c'est dire que l'amour y joue un rôle.

Valerius Cordus, rapportent les traditions allemandes qui ont popularisé son nom, quoique fils d'un pauvre marchand de drogues, aimait éperdument la fille du comte de Henneberg, dont semblaient le séparer à jamais la grande naissance et une fortune considérable. Tout à coup, le comte se vit atteint d'une manie farouche qu'on ne manqua point, comme il était d'usage à cette époque, d'attribuer à un maléfice, et on recourut à tous les exorcismes connus sans pouvoir chasser les mauvais esprits qui tenaient le malade en leur possession. Valerius Cordus se présenta hardiment, s'engagea à guérir le comte et offrit sa propre tête comme garantie du succès de la cure qu'il jurait de mener à bonne fin. On accepta les offres de Cordus, et on l'enferma à Vienne dans une tour où l'on tenait prisonnier le fou, qui, durant ses accès, avait déjà tué sept ou huit personnes.

Deux mois après cette incarceration, Valerius Cordus sortit de sa prison avec le comte parfaitement guéri, en apparence, du moins, et qui, appuyé sur le bras de l'alchimiste, déclara

qu'il prenait pour gendre celui à qui il devait son retour à la raison.

En effet, à trois mois de là, le mariage de Cordus et de Gertruid de Henneberg se célébra avec une grande pompe, et, suivant les coutumes de l'époque, tous ceux qui assistèrent aux noces conduisirent en cortège les mariés à la chambre nuptiale.

Le lendemain, quand les femmes de l'épousée entrèrent chez elle, elles la trouvèrent sanglante et morte entre les bras de son mari également assassiné. Le vieux comte de Henneberg, assis dans un fauteuil et appuyé tranquillement sur son épée à deux mains, regardait avec un rire sinistre et insensé les deux cadavres.

Le dindon n'a guère en France qu'une popularité de saison. En Amérique, c'est le gallinacé national et la volaille sainte : originaire des régions septentrionales du nouveau monde, il est très-goûté surtout par les gens du Nord, et toute fête religieuse ou civile est un prétexte à hécatombes. Chaque famille

fait rôtir son dindon, comme chez nous, après la messe de minuit, chaque ménage fait griller son boudin.

Le jour des *Actions de grâces*, trente tonnes de ces volatiles ventrus ont été envoyées à l'armée du Potomac seulement, et les soldats, plus religieux que les augures romains, n'ont jeté dans le fleuve, si nous en croyons la *Presse*, que les os et les pattes des oiseaux patriotiques. A Noël, ç'a été un massacre biblique : il y a eu des contrefaçons sur la place.

Chez nous, le dernier dindon classique s'est mangé le soir du mardi gras, et une chanson joyeuse a été la seule oraison funèbre prononcée sur la tombe truffée. Le premier dindon apparut en France dans des circonstances plus tragiques. Il fut servi sur la table de Charles IX, quelque temps avant la nuit de la Saint-Barthélemy, introduit en Europe par les révérends pères de la compagnie de Jésus.

Que dites-vous, lectrices, de cette petite leçon d'histoire inspirée par ce simple volatile qu'on appelle un dindon? Pour nous, nous vous l'avons offerte, dans la persuasion qu'il n'y a pas de sujet indigne en matière d'histoire.

ROBERT HYENNE.

THÉÂTRES

Après un déluge momentané de nouveautés, nous voici en pleine période de reprises. La part faite à la *Belle au bois dormant* ainsi qu'à la *Flûte enchantée*, il ne reste plus en présence que des pièces dont nous avons parlé déjà, des œuvres sans importance ou même négatives que nous ne voulons pas même mentionner, ou, comme nous venons de le dire, des reprises destinées à faire prendre patience au public, en attendant l'heure d'éclosion de quelques nouveaux succès.

L'Opéra, qui prépare toujours l'*Africaine* et qui se voit forcé de laisser reposer un peu M. et M^{me} Gueymard, c'est-à-dire d'interrompre momentanément le cours des représentations de *Roland*, l'Opéra vient de nous rendre la *Muette*, avec Villaret, Cazaux, Warot, mesdemoiselles Marie Battu et Eugénie Fiocre. Cette composition, tout en laissant à désirer sous quelques rapports, n'en a pas moins valu au chef-d'œuvre d'Auber un accueil auquel, plus heureux que beaucoup d'autres ouvrages, il n'a pas cessé d'avoir droit.

Au Théâtre-Italien, rentrée de mademoiselle Frezzolini dans *Lucia*, de Zucchini dans *Don l'asquale*, et continuation des débuts de mademoiselle Vitali dans *Rigoletto*, après une indisposition qui, heureusement pour la jeune et charmante artiste, n'a pas eu de suites graves.

A l'Opéra-Comique, dernières répétitions du *Saphir*, de Félicien David, qui promet de remplacer honorablement sur l'affiche le *Capitaine Henriot*.

Il paraît que le titre définitif du drame qu'achève en ce moment M. Ponsard, à destination de la Comédie française, est décidément : *Madame Tallien*. Il n'est pas possible de déposer plus dignement *Maître Guérin* de la place qu'il occupe, et M. Ponsard ne saurait se plaindre de venir après M. Augier.

Disons maintenant, pour en être quitte avec les succès du passé, que l'Odéon, qui n'a pas la prétention de sacrifier aux modes du jour, a cru devoir se parer de nouveau des *Plumes du paon*; ajoutons que le Châtelet, peu favorisé par les *Mystères du vieux Paris*, a demandé un peu de verdure à la *Jeunesse du roi Henri*, et prenons acte de ce que les *Bohémiens de Paris* ont de nouveau accaparé la scène de la Porte-Saint-Martin, qui va

nous fournir, heureusement, l'occasion de raconter la *Biche au bois* et ses incomparables féeries.

Mais puisque nous voici « au bois », on comprendra que nous n'en sortions pas sans avoir dit un mot de la *Belle au bois dormant*, un des événements de la semaine.

La *Belle au bois dormant*, c'est sous ce titre poétique et gracieux entre tous que nous arrive du Vaudeville un drame en cinq actes et huit tableaux. Il est vrai que cette œuvre est signée d'un nom qui explique tout, celui de M. Octave Feuillet, un vrai poète, au talent sympathique, plein de fraîcheur et de jeunesse, un ami des vieux contes et des vieilles légendes. Il ne s'agit guère aujourd'hui, comme on pourrait le croire, de l'admirable conte de Perrault, qui charma notre enfance; M. Octave Feuillet n'en a pris que le titre, à l'ombre duquel il a, avec son esprit distingué et sa grâce habituelle, déroulé toute une grave histoire qui tient à la fois du drame et du roman. N'espérez point revoir ces grands bois, mystérieux asile des fées, où les princesses dorment cent ans, attendant le prince Charmant qui doit les délivrer. Hélas ! il n'y a plus de fées, les princesses ont autre chose à faire que de dormir, et les princes eux-mêmes, moins heureux que M. Feuillet, ont perdu ce talisman magique, le charme, qui faisait leur pouvoir. Notre époque est réaliste avant tout et bientôt peut-être la poésie, qui n'est déjà qu'un mot, passera-t-elle à l'état de fantôme. Pour le moment, elle a trouvé en M. Octave Feuillet un hôte généreux, elle a pris place à son foyer, et de leur collaboration est né un drame, dont l'action se passe dans un coin de cette Bretagne si chère au poète et si féconde en curieux souvenirs.

L'œuvre nouvelle de M. Octave Feuillet, bâtie sur une idée généreuse, mais surannée, a dû à cette dernière circonstance de ne pas trouver au Vaudeville un accueil aussi chaleureux que ses précédents ouvrages. Ce n'est point une chute, tant s'en faut, mais ce n'est pas non plus un grand succès; il y a là seulement une pièce intéressante, remarquablement jouée, et que voudront voir certainement toutes les dames amies du talent distingué et charmant de l'auteur du *Roman d'un jeune homme pauvre*.



Lamoureux Imp. r. Lavoisier 38, Paris

Ed. Goubaud, Ed. à Paris

772

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Coiffures de la M^{me} Gagelin r. de Richelieu, 83. Modes d'Alexandrine Rue d'Antin, 14.
 Costume d'Enfants de la M^{me} AS Augustin, rue St. Augustin, 45. Coiffures de H^e de Bisterweld, P. St. Honoré, 5.
 Dentelles de F. Monard, r. des Sauniers, 42. Corsets de la M^{me} Simon r. St. Honoré, 183.
 Fleurs de M^{me} E. Condé, J^{ne} Giffoux, rue de Richelieu, 92. Sous-jupe acier de la M^{me} E. Creusy rue Montmartre, 133.
 Robans et Passementerie Ala Ville de Lyon Chaussée d'Antin, 6. Sujets de Violet f. de St. M^e Inguaritrice r. St. Denis, 317.

Entered at Stationer's Hall. LONDON, S. O. Hooper, Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248, Strand, W.C. MADRID, El Correo de la Moda, P. J. de la Pen

1871
1872
1873
1874
1875
1876
1877
1878
1879
1880
1881
1882
1883
1884
1885
1886
1887
1888
1889
1890
1891
1892
1893
1894
1895
1896
1897
1898
1899
1900

...cette époque a en
...l'histoire tant a
...en moins de XX
...d'arriver à leur
...
...un examen qu
...des plus
...de son
...et l'autre
...le Progrès qu'il
...des, des, des de
...de cet ouvrage
...il paraît de ju
...un peu plus sa
...ont les autres et
...l'ensemble d'un bon
...pas de la vente d
...reussit, mais,

...cette est recon
...ou plutôt affai
...le une au bout de
...elle l'infirmité. C
...un appauvrissement
...il n'y était. Beatr
...une en des l'o
...le groupe
...à soutenir
...
...murmure
...time, — ce n'
...soir!
...André avait ju
...un mouvement
...Beatr
...quelques-uns qui s
...familles, ce
...tout simplem
...And
...ment, non
...de ces deux gro
...étaient rendus
...de le préve
...de l'o
...d'un désord

...accompli ar
...l'air aussi
...tant que, dans
...des arm
...que la
...Celle
...André
...à frapper

Le Théâtre-Lyrique a enfin donné la première représentation du chef-d'œuvre tant attendu : la *Flûte enchantée*, musique de Mozart, paroles de MM. Nutter et Beaumont. Les deux librettistes, disons-le à leur honneur, ont respecté l'ordre des morceaux.

C'est dans un estaminet que Mozart, au dire d'un de ses biographes, a conçu les plus beaux morceaux de *Don Juan*, de la *Flûte enchantée* et de son admirable *Requiem*, au milieu d'un nuage de fumée et tenant en main une queue de billard ; c'est dans un café de Prague qu'il composa le quintette du cadenas *Hum, hum, hum, hum, hum* de la *Flûte enchantée* ; il entreprit la composition de cet ouvrage dans un état de maladie qui le consumait et prenait de jour en jour un caractère plus alarmant. Il livra pour rien sa partition au directeur du théâtre de Vienne dont les affaires étaient en très-mauvais état. Il lui interdit seulement d'en donner des copies, se réservant comme bénéfice le prix de la vente de sa partition à d'autres théâtres si l'ouvrage réussissait ; mais, au mépris de ses promesses, le di-

recteur du théâtre en avait vendu des copies, et Mozart en apprenant cet acte de friponnerie se contenta de dire : *Le coquin !* L'ouvrage fut représenté pour la première fois au théâtre de Vienne, le 30 septembre 1791. Il en fut donné cent vingt représentations de suite. Mozart mourut cette même année, le 5 décembre, âgé seulement de 36 ans. Dix ans plus tard, la *Flûte enchantée* fut représentée en France sous le titre des *Mystères d'Isis*, mais indignement lacérée. Les morceaux supprimés étaient remplacés par des fragments des *Noces de Figaro*, de *Don Juan* et des symphonies d'Haydn. C'est un nommé Lachnitte qui se chargea d'opérer ce gâchis.

Plus soucieux du respect qu'on doit aux grandes compositions des maîtres, M. Carvalho nous a restitué le chef-d'œuvre de Mozart sans le mutiler, et nous l'en remercions. Admirablement rendue par tous les interprètes, la *Flûte enchantée* ne peut manquer de fournir une longue carrière, aussi avantageuse pour l'art et le public que pour le théâtre lui-même.

Robert HYENNE.

LA NOËL SANGLANTE.

(CHRONIQUE NIÇOISE.)

(Suite et fin.)

Et, son épée ayant rencontré celle de l'intendant, dont la main débile ou plutôt affaiblie soutenait à peine le poids, il fit voler l'arme au bout de la pièce et d'un revers de la lame souffleta l'infortuné Caïs, qui tomba à la renverse aux grands applaudissements de la foule. Un cri terrible répondit à ces éclats. Béatrice avait poussé ce cri, qui tinta comme un glas dans l'oreille et dans le cœur d'André. Il se jeta vers le groupe du père et de la fille enlacés, et aida celle-ci à soutenir Caïs, dont le visage ruisselait de sang.

— Ah ! monsieur, murmura Béatrice d'une voix moitié irritée, moitié émue, — ce n'était pas là ce que votre regard m'avait promis ce soir !

La conduite d'André avait jusque-là paru suspecte à ses compagnons ; son mouvement de pitié pour Caïs, son colloque à voix basse avec Béatrice achevèrent de les exaspérer. Pour quelques-uns qui savaient la haine irréconciliable des deux familles, cela parut inexplicable ; pour les autres, ce fut tout simplement une trahison, et il ne leur parut pas douteux qu'André ne fût accouru au coup de tocsin de cette émeute, non pour y prendre part, mais pour l'arrêter. De ces deux groupes, il s'était détaché des émissaires qui s'étaient rendus au pas de course chez le comte Annibal, afin de le prévenir de cet outrage fait aux traditions de sa famille et de l'opposition étrange d'André à l'accomplissement d'un désordre qu'il avait évidemment encouragé.

Tout cela s'était accompli avec la rapidité de l'éclair. Avec la rapidité de l'éclair aussi, vingt épées se dirigèrent contre André, pendant que, dans la rue et sur les marches de l'escalier, le cliquetis des armes et le bruit des crosses de mousquet indiquaient que la lutte était engagée entre les soldats et les émeutiers. Cette circonstance fut interprétée dans un sens fatal à André. Il parut évident que le baron avait tant hésité à frapper Caïs et avait retardé le

dénoûment de l'expédition, afin de donner au renfort traitreusement appelé le temps d'arriver.

Les paroles de reproche de Béatrice et la vue des épées dirigées contre lui, firent monter le sang de la colère au cœur et au visage du baron. Tout en soutenant appuyé sur son bras gauche le corps défaillant de Caïs, de la main droite il lança au milieu des vingt lames qui le menaçaient l'éclair de la sienne. Ce fut un moment terrible pour Béatrice. Folle, éperdue, elle entendait ce choc d'armes devant elle, autour d'elle, au-dessous d'elle ; le sifflement des épées l'étourdissait ; les étincelles de l'acier, les gouttes de sang qui de temps en temps jaillissaient au bout de ces épées l'aveuglaient.

Tout à coup, débarrassé de son fardeau qui lui avait glissé du bras pour tomber lourdement sur le sol, André se rua au-devant de ses adversaires ; son épée fit une trouée au milieu d'eux et revint rouge. Un cri étouffé emplit la chambre. Celui qu'André avait frappé tomba mort entre les bras de ses compagnons. Ceux-ci reculèrent, pour revenir à la charge plus acharnés qu'auparavant. Pendant leur retraite d'un instant, André s'était rapproché de Béatrice plus pâle qu'un spectre et muette de terreur.

— Vous ai-je trompée, Béatrice ? — lui demanda-t-il ; et, en exposant ma vie pour vous défendre, méritai-je encore ce regard dans lequel vous m'avez donné votre âme ?

Béatrice, inerte, brisée d'émotion, laissa tomber sa tête sur l'épaule d'André et répondit en mettant sa main dans la main du jeune baron.

André, voyant revenir ses adversaires, abattit son épée et, la poitrine ouverte à leurs coups :

— Vous avez voulu tuer cet homme dont le bras ne pouvait plus tenir une arme, — leur dit-il, — je l'ai défendu ! Vous avez insulté cette jeune fille... je l'ai défendue. La mort d'un de vous est assez pour ce double crime.

Arrière maintenant! Ne souillez pas vos épées, car je ne me défendrai plus, et si vous voulez frapper, frappez un homme désarmé.

A peine André prononçait-il ces mots, qu'un grand bruit se fit entendre dans la maison; des applaudissements éclatèrent du bas en haut de la maison et firent cortège à un homme devant qui les rangs s'ouvrirent.

Cet homme était le comte Annibal de Beuil.

En paraissant sur le seuil de la chambre, suivi de ce même Testoris que nous avons rencontré dans les premières lignes de ce récit, il aperçut André et Béatrice dans l'attitude que nous venons de dire. Le sang monta au visage du comte. D'un bond il se trouva aux côtés de son fils atterré.

— Misérable! cria-t-il, tu foules au pied l'honneur de ta maison, et tu renies ta race! Arrière! fille des Caïs! Vos mains ne sont point faites pour s'enlancer dans les mains des de Beuil!

Béatrice releva la tête et tomba à la renverse, comme si la foudre venait de la frapper. Ce spectacle produisit une vive impression sur les spectateurs. André avait voulu relever la jeune fille; mais le comte le prenant par les bras l'attira à lui.

— Ce serait une honte, André! viens, mon fils! lui dit-il.

Il y avait de l'attendrissement, involontaire peut-être, dans la voix du comte. André, voyant près de lui Testoris, lui avait glissé à l'oreille ces mots :

— Défends-la, Testoris, comme je l'eusse défendue moi-même, et sauve-la!

Le baron, le visage caché dans les deux mains, suivit son père; la foule prit le chemin qu'avaient ouvert leurs pas. Quelques minutes après, la chambre où s'étaient passées ces scènes terribles, puis la maison elle-même se vidèrent.

Testoris se trouvait en présence du cadavre de Caïs et de deux femmes évanouies.

IV.

Le jeune homme que le baron André de Laval avait tué dans la maison de Caïs se nommait Badat. Il était le fils du gouverneur de Villefranche, petite ville et grand port séparés de Nice par une montagne. Villefranche, restée aujourd'hui ce qu'elle fut au temps de ces Sarrazins que les ancêtres d'Annibal Grimaldi chassèrent du pays, c'est-à-dire un village pittoresque et original adossé à la montagne, au fond d'un golfe splendide, — Villefranche, dis-je, était, de toute cette riche contrée, le lieu préféré par le duc Charles-Emmanuel de Savoie. Son gouverneur, naturellement, était un favori du duc.

C'est pour cela que le meurtre commis par André, dans les circonstances aggravantes d'une tolérance coupable de la part du comte, tourna, au rebours de la logique, contre les Grimaldi et à l'avantage de Badat.

Quelle différence y avait-il dans la situation des deux jeunes gens? Victor Badat, avait été un des instigateurs de cette émeute contre l'intendant Caïs, par légèreté d'enfant et non point par haine; quel tort était celui d'André? Il avait justement défendu contre l'insulte et les mauvais traitements des envahisseurs de cette maison, la fille de

Caïs et Caïs lui-même. L'acte sage était du côté d'André. Ce fut contre André que le gouverneur de Villefranche demanda justice, et il fut écouté, par cette raison que l'on fit remonter le crime du fils jusqu'au père, et par cette raison surtout que, Badat étant le favori et Grimaldi la terreur du duc, l'occasion parut bonne à Emmanuel de Savoie pour frapper ce redoutable vassal qui prétendait ne relever que de Dieu et de son épée.

Le duc vint en personne à Villefranche, y manda le comte et, en même temps que lui, le bourreau de Nice.

Annibal de Beuil n'ignora point que ce dernier le suivait d'assez près sur la route qui conduisait à Villefranche. Ce voisinage ne l'intimida point et ne rabattit rien de sa fierté, lorsque Charles-Emmanuel lui offrit, sous le prétexte d'élever encore sa maison, de réunir le comté de Beuil à la couronne en lui donnant en compensation de riches domaines dans ses États. Le piège était flagrant aux yeux d'Annibal; cette prétendue élévation n'était que l'abaissement d'un vassal dans lequel le duc voyait un rival insolent.

Le comte de Beuil refusa.

— Monseigneur le duc, répondit-il, le comté de Beuil est, pour un gentilhomme tel que moi, quelque chose comme le sang que je porte en mes veines; il est l'héritage de mes aïeux, et tant que j'aurai un souffle de vie je le garderai, le préférant, tout aride et sauvage qu'il est, aux plus riches terres du Piémont.

On raconte que le comte avait relevé si fièrement la tête que « le duc, en le regardant et voyant sur son front tout l'orgueil de sa race, fronça le sourcil et sentit ses joues pâlir ». D'un signe, il pouvait faire tomber cette tête insolente; mais, soit indulgence, soit calcul, Charles-Emmanuel ne fit point ce signe, et le bourreau s'en revint à Nice, la hache dans sa gaine.

Le soir, et si bien gardé qu'il fût, le comte Annibal parvint à s'échapper, gagna Nice et, sans perdre une minute, se mit en route pour son castel de Tourette-Revest, formidable refuge pour un vassal révolté et menacé.

Comme une rivière enveloppe le rocher où est situé Thiéry, Tourette-Revest était défendu, lui aussi, par un cours d'eau qui roule à la base de ce piédestal gigantesque que domine le mont Vial, un de ces colosses alpestres qui font l'admiration et la terreur des voyageurs. Là, Annibal de Beuil se sentait à l'abri de toute attaque et assez fort pour perpétrer la vengeance et la trahison qu'il méditait. Cette trahison, qu'il n'eut pas le temps d'accomplir, consistait à livrer le comté de Nice au roi de France ou au roi d'Espagne, au dernier et plus fort enchérisseur. La double intrigue semblait marcher au gré de Beuil.

André, que la déchéance de son père avait atteint, avait été obligé de fuir Nice et de chercher un asile à Tourette, où il était entré pour une part dans le rêve d'ambition que composait Annibal, rêve que traversait, comme les éclairs traversent un ciel d'orage, l'image de Béatrice, disparue de ses yeux depuis la scène sinistre de la nuit de Noël, et que Testoris avait protégée sur la recommandation de son jeune maître.

Au-dessus de ce rêve d'une sorte d'empire, taillé dans la riche étoffe du comté de Nice, André mettait souvent, en ses heures de mélancolique retour vers le passé, le rêve de son amour. Retrouver Béatrice, sentir encore une fois

frémir entre ses doigts la main blanche et froide de cette jeune fille qu'il avait tenue brisée entre ses bras, après l'avoir entrevue si belle et rayonnante d'émotion; vivre une heure, une minute sous le feu de ses regards, — André eût donné tout l'empire rêvé par le comte pour réaliser ce rêve de ses yeux.

Son cœur bondit le jour où son père lui confia la mission d'aller secrètement à Nice y recruter parmi ses amis et dans sa famille une centaine de bras et d'épées pour se défendre contre l'assaut dont il se sentait menacé dans Tourette. En effet, les deux rois dont il marchandait simultanément les faveurs, furieux d'être dupés, avaient dénoncé les projets du comte de Beuil au duc de Savoie, et celui-ci avait immédiatement envoyé garnison dans les châteaux d'Ascros et de Todon, qui dépendaient de la seigneurie de Grimaldi.

C'était un avertissement, Annibal en comprit le sens. L'homme qui ne relevait que de Dieu et de son épée, comme il disait, ne pouvait demeurer sous le coup de cette menace. Il avait levé l'étendard de la révolte: il en affila le glaive.

André partit pour Nice, accompagné de son fidèle Testoris. Mission doublement dangereuse. Badat était devenu le gouverneur de cette ville, et Béatrice y vivait!

André n'avait pas frappé à dix portes de Nice que son arrivée y était connue de Badat et aussi de Béatrice, — qu'il avait juré au comte de ne point tenter de voir; mais à la tombée du jour, il passa en frémissant sous la croisée de la jeune fille; son regard se leva pour rencontrer ce même regard qui, sur le seuil de l'église, l'avait transporté et transformé. André ne résista point; il échappa, pour ainsi dire, des bras de Testoris et franchit, en bondissant, ce même escalier où il avait, peu de mois auparavant, risqué sa vie, où il allait laisser aujourd'hui son honneur.

Un cri de joie et d'enthousiasme accueillit la présence d'André sur le seuil de cette chambre où le souvenir des scènes lugubres, dont elle avait été le théâtre, planait comme un crêpe funèbre. Le baron vit les deux mains de Béatrice se tendre vers lui; il les saisit pour les couvrir de baisers et tomba à genoux devant cette virginale apparition. Un deuil sévère rehaussait la blancheur de Béatrice, et doublait sa pâle beauté.

Testoris, qui avait suivi son jeune maître, se retourna soudainement et dégaina un poignard, en criant:

— Monseigneur, défendez-vous!

Béatrice voulut entrainer André dans sa chambre, en le suppliant des yeux et de la voix; car elle avait vu, comme Testoris, dans les ténèbres de l'escalier, reluire des épées, et elle avait entendu des pas se heurter doucement sur les marches. Mais l'éclair d'une épée n'était pas ce qui pouvait faire reculer André, bien au contraire; et dans la position critique où il se trouvait, reculer était plus qu'une faiblesse et une lâcheté, c'était un danger. André se délivra de l'étreinte où essayait de le retenir Béatrice, tira son épée, et disant à Testoris: — « En avant! » il s'enfonça avec son serviteur dans cette masse de ténèbres, sans se rendre compte combien de pointes d'épées l'attendaient sur chaque marche de ce fatal escalier.

L'audace et l'impétuosité de leur attaque sauvèrent le maître et le serviteur. Ils traversèrent sains et saufs cette

broussaille armée et se trouvèrent sur le sol de la rue, en face de nouveaux agresseurs, parmi lesquels André reconnut le jeune prince de Lascaris, son cousin, qui venait là non pour l'arrêter, mais pour le sauver en feignant de s'associer aux hommes de Badat. André croisa le fer avec son cousin qui, tout en parant les coups sans en porter aucun, disait à André:

— Feins de te rendre, et tu es sauvé!

— Moi! me rendre! jamais!

André porta à Lascaris un coup de pointe à la gorge, qui mit fin à ce combat.

Pendant qu'on se pressait autour du jeune prince, Testoris profita du tumulte pour prendre son maître à bras le corps, et, grâce aux nombreux détours des ruelles étroites de cette vieille cité, il l'emporta hors de l'atteinte des agresseurs qui s'étaient à peine aperçus de sa disparition. Testoris et André sortirent au pas de course de Nice, remontèrent la rive gauche du Var, gagnèrent les montagnes et arrivèrent, tout d'une haleine, on peut dire, au point où nous les avons vus arrêtés un moment devant l'Ossilagne grossie.

Testoris avait eu raison de reprocher à son jeune maître d'être entré dans cette maudite maison! André s'en revenait de Nice avec un meurtre de plus sur les bras et sur la conscience, et sans les secours qu'il était allé chercher pour le comte menacé dans ses biens, menacé dans sa liberté, menacé dans sa vie! C'est pourquoi André n'avait point osé se diriger sur Tourette-Revest, et qu'il avait pris d'abord le chemin de Thiéry, comme pour se donner le temps de réfléchir sur le parti qu'il fallait prendre.

Il passa une journée à méditer, un peu à rêver, beaucoup à regretter. Il faut bien reconnaître que Testoris ne lui était guère secourable en ces trois opérations de son cerveau. Le pauvre et fidèle serviteur ne voyait qu'une chose, c'est qu'il fallait au plus vite gagner Tourette où deux épées de moins pouvaient faire faute au comte. C'était son refrain à cette question qu'André lui répéta bien cent fois:

— Testoris, que faut-il faire, et comment braverai-je la colère de mon père?

L'implacable et monotone logique de Testoris l'emporta finalement, et, après vingt heures d'hésitation, le baron et son serviteur s'engagèrent dans les hautes montagnes pour gagner Tourette.

V.

La faute d'André avait eu des conséquences sinistres. Le comte avait bien deviné que les garnisons d'Ascros et de Todon étaient une menace terrible. Mais, ce qu'il ignorait, c'était que le nouveau gouverneur de Nice avait en mains, contre lui, une sentence de mort qu'il avait ordre d'exécuter à la première occasion. Cette occasion, André venait de la fournir; sa courte présence à Nice avait mis, par le meurtre de Lascaris, le comble à la colère de Badat. Si surveillé qu'il eût été, dès son arrivée dans la ville, André aurait pu, à la tête d'une centaine des recrues qu'il avait mission de ramasser, forcer le passage et amener à son père la victoire peut-être contre ses ennemis. Il était tombé comme dans le piège le mieux ourdi en pénétrant dans la maison de Béatrice.

Pendant qu'André et Testoris méditaient à Thiéry, Badat, à la tête d'un fort détachement, avait marché droit sur Tourette, en ramassant au passage les garnisons d'Ascros et de Todon, et il était venu donner l'assaut au château de Tourette. Pour dire ce qu'il roula d'hommes du haut de ces rochers gigantesques avant que les ennemis d'Annibal de Beuil eussent mis le pied sur le plateau du castel, j'en appelle au courage et au désespoir du comte, dont le regard voilé cherchait vainement à l'horizon son fils et les secours qu'il lui amenait. Mais, en voyant Badat commander l'assaut, de Beuil, à vrai dire, n'avait pas douté que les projets d'André eussent été déjoués.

Quand le jeune baron et Testoris arrivèrent au sommet du mont Vial, qui domine Tourette, les oiseaux de proie qui tourbillonnaient dans l'air en poussant dès cris sauvages leur semblèrent un sinistre augure. Ils descendirent en hâte les sentiers périlleux du mont Vial, escaladant les rochers et franchissant les gouffres pour abrégier la route. Quand ils furent au bas du rocher superbe où Tourette-Revest est groupé comme un nid d'aigle, ils aperçurent, noyés dans les eaux du Latti, accrochés aux pans des rochers, des cadavres mutilés. Autour d'eux un silence de désert.

— Il est trop tard ! murmura Testoris.

Et comme André mit l'épée à la main :

— Vous dégainez contre des cadavres, monseigneur, et c'est la mort qui habite le château de mon maître.

Au détour d'un sentier qui permettait de voir de face

le château, André aperçut un cadavre pendu par les pieds à une des croisées du castel. Il lâcha son épée et se cacha le visage dans ses mains en sanglotant. André venait de reconnaître son père.

— Malédiction sur moi ! s'écria-t-il en tombant à genoux.

Quelques instants après, une main frappait sur l'épaule d'André plongé dans une profonde prière. Cette main était celle de Testoris.

— Monseigneur, dit-il au baron, votre place n'est plus ici. Il ne reste là-haut que le cadavre de mon bien-aimé maître, rivé aux créneaux par des chaînes de fer, avec cette inscription : « *Mort à qui touchera à ce mort !* » Et ce n'est pas tout : à la porte du château, votre effigie, la corde au cou, porte cette autre inscription : « *Pendu pour crime de rébellion et de félonie.* » Fuyons !

Le soir, le cadavre du comte avait été arraché à ces gémonies de la vengeance, et deux hommes traversaient les sommets neigeux des montagnes, se dirigeant vers la Provence. C'étaient Testoris et le jeune baron, qui, à mesure que la distance se faisait entre lui et Nice, tournait la tête comme s'il eût cherché une ombre chère à travers les imposantes masses de ces crêtes gigantesques. André murmura même quelquefois le nom de Béatrice. — Béatrice, ivre de douleur à l'annonce de la terrible nouvelle, était entrée au couvent du Gesù.

XAVIER EYMA.

UN MARIAGE MAGNIFIQUE

(NOUVELLE. — 1818-1822.)

I.

Le Comtat est la province des paysages; entouré d'eau, d'arbres et de riches prairies, tout y est frais et agréable, même au mois d'août. Il est vrai que cette admirable position se paye un peu par les vents affreux qui suivent le cours du Rhône à toutes les époques de l'année, mais il faut cela à la salubrité du pays. « *Avenione*, dit un proverbe italien (car presque tout ici est italien), *Avenione con vento fastidioso, senza vento venenoso* ». « Cette épigramme n'est pas juste : l'abandon d'Avignon, quand on peut y rester, est un acte de folie », répond un historien du pays. Un indifférent ne comprendra pas d'abord cet engouement un peu exagéré; mais que cet indifférent arrive à Avignon par le déclin d'un beau jour d'été, qu'il y arrive du Languedoc, en descendant lentement les coteaux de Villeneuve, il sera fortement tenté de s'écrier : « Le bonheur est ici ! »

Le bonheur est ici ! c'est du moins ainsi que le pensait une famille pauvre, mais heureuse de ce que Dieu avait voulu lui laisser dans le grand désastre de 1793.

Depuis ces jours néfastes, une fille était née à la marquise d'Esteuille et la consolait de la perte de ses biens. Lorsque le marquis se laissait aller à la plainte et au découragement, ce qui arrivait quelquefois, elle lui montrait

son Adeline, d'abord couchée dans son berceau et lui souriant comme un séraphin, plus tard folâtrant au milieu des roses; puis, enfin, gracieuse jeune fille, présentant son front pur au baiser paternel. Alors, ses soupirs se changeaient en un sourire radieux, empreint de ce bonheur ineffable que le monde ne donne pas.

Le ménage d'Esteuille habitait un petit cottage sur le bord du Rhône en amont de la ville des papes. Voici comment cette propriété avait survécu à la tourmente : c'était la demeure d'un fermier qui s'était fait démocrate, puis démagogue, pour sauver sa tête et, avec ce meuble si précieux, la ferme, propriété du marquis. « Ceci est à moi, avait-il dit aux *sans-culottes* et aux *partageux* de l'époque. Ce lopin de terre m'appartient, ainsi que le toit qui abrite ma famille : lequel d'entre vous osera dépouiller Anselme-Brutus ? » Et *Val-Creux* était resté au patriote ardent, qui, la tourmente passée, était humblement venu le mettre aux pieds de l'émigré. Inutile de dire que celui-ci avait soigné jusqu'à sa mort et considéré comme un membre de sa famille le colon probe et dévoué.

Bien des années s'étaient écoulées depuis lors; l'empire avait succédé à la république et la restauration à l'empire; le marquis eût pu reprendre ses titres, mais l'orgueil lui avait défendu de donner à son blason les insignes de la

misère. Il n'était pour ses voisins que M. Desteuille.

Parmi ces voisins, il en était un qu'il affectionnait particulièrement : le major Albrecht, d'origine allemande, et d'une famille aussi ancienne qu'honorable.

Après avoir fait la guerre contre la France, le major avait fini, comme cela est arrivé aux Français dans l'Italie et l'Allemagne, par prendre une femme *en pays conquis* et s'était fixé à Avignon, en 1814, avec sa conquête.

S'il y avait entre les deux vieillards homogénéité d'humeur et d'opinion, il y en avait plus encore entre les enfants : seulement, ils ne parlaient jamais ni batailles, ni révolution, ni gouvernement ; ils ne savaient que la langue de Paul et de Virginie. N'est-ce pas la langue universelle à seize ans et à la campagne ? Je ne parle pas de Paris... Dans la capitale du monde civilisé on est plus avancé que cela.

II.

La vie des deux familles était toute patriarcale ; on se levait avec le soleil, on se couchait presque avec lui ; le repas principal était à midi, le souper à huit heures, et après cela la prière en commun et le lit. Le programme ne variait jamais. Le matin, M. Desteuille s'occupait de l'éducation de sa fille et le major de celle de son fils : le soir, on laissait sans défiance les enfants ensemble. N'étaient-ils pas frère et sœur ?

Tout était enchantement dans cet intérieur béni de Dieu : de temps en temps le major parlait de la Saxe et racontait les merveilles de Dresde, de Munich et la beauté de la nature dans la Suisse allemande. Alors, le marquis souriait et montrant le panorama qui s'apercevait de son cottage :

— Est-il dans toute votre Germanie une contrée aussi privilégiée que celle-ci pour la poésie ? Connaissez-vous rien de plus grandiose que ce jardin de la France ? Et puis, ces murs parlent tant à l'imagination : les papes, le bon roi René, la ville de Marthe et la cité chérie de Constantin ! tant de souvenirs historiques, poétiques ou sacrés se mêlent à ces flots du Rhône ! le moyen âge s'y réfléchit avec les tours crénelées d'Avignon, l'empire avec l'amphithéâtre d'Arles. Partout le passé dans les ruines, le présent dans les paysages ; l'un ou l'autre dans les arbres séculaires qui y agitent éternellement leur prestigieux feuillage. Quel imposant, quel magnifique tableau ! Le langage des hommes n'a pas d'artifices capables de reproduire cet ensemble de merveilles où rivalisent l'art et la nature, où tout s'incline sans confusion ; jamais l'imagination, dans ses créations fantastiques, n'a rêvé un panorama aussi ravissant.

— Aussi ne le quitterai-je plus, mon cher Desteuille, mais ne croyez pas que ce charme, quelque grand qu'il soit, m'y retienne seul ; notre douce intimité est un bonheur plus grand encore et... le plaisir qu'ont ces enfants à se trouver ensemble, le comptez-vous pour rien ? ajoutait-il en montrant Fritz et Adeline très-occupés à considérer un papillon aux ailes dorées que la jeune fille venait de prendre sur un rosier.

— Viens ici, ma chérie, dit le père, montre-nous ta conquête et puis rends-lui la liberté. C'est si doux la liberté

avec ce bon soleil et les fleurs ! le pauvre captif a déjà laissé son tribut sur tes doigts cruels, c'est bien assez.

Et Adeline, non sans regret, laissa envoler son prisonnier, qui fut de nouveau se poser sur son rosier.

— Tu vois, il y tient, il est fidèle. C'est comme nous, rien ne nous ferait aujourd'hui quitter ce nid des champs, quelque exigü qu'il soit.

— N'est-il pas assez grand pour nous trois ? dit madame Desteuille.

— Pour nous cinq..., ajouta avec intention le major.

— Oui, mon ami, pour nous cinq ; nous ne devons plus nous séparer. Nous ne sommes riches ni l'un ni l'autre, mais la pauvreté partagée n'est plus le malheur... Il ne s'agit que d'oublier tout à fait le passé, ajouta-t-il avec un léger soupir que sa femme seule entendit. Elle lui serra la main avec tendresse, et, cette fois encore, le passé fut oublié.

III.

Tant que M. et M^{me} Desteuille n'avaient pas eu d'enfants ou que l'enfant n'avait été qu'un *boby* insignifiant, personne dans le pays ne s'était occupé du retour de la famille émigrée, qui tenait d'ailleurs à se cacher à tous les yeux ; mais quand l'enfant était devenu une jeune fille, à la taille élancée, aux cheveux blonds, à l'air noble et fier, on en parla dans le voisinage et la curiosité s'éveilla.

Près de Villeneuve-lez-Avignon, sur le penchant du coteau, dans un vieux manoir splendidement remis à neuf, vivait une famille, noble aussi, mais puissamment riche et qui se faisait honneur de sa fortune et de son blason. Le comte d'Hasfeld était grand amateur de chiens et de chevaux, de chasse, de courses, de turf et de sport ; il avait un train princier et réunissait, pendant son séjour à la campagne, environ trois mois par an, la fleur de la noblesse de la Provence, du Languedoc et du Comtat. M. Desteuille voyait quelquefois passer les équipages de sa petite fenêtre encadrée de chèvrefeuille et une larme alors venait humecter sa paupière ; mais, le mauvais moment passé, il reprenait sa sérénité.

— Et moi aussi, disait-il, j'avais tout cela, et aujourd'hui, il ne reste plus que la misère, des rides et des cheveux blancs !...

— Et ta fille, ingrat ! répondait sa douce moitié quand ces réflexions se faisaient à haute voix.

— C'est vrai, c'est vrai ! Je ne changerais pas ce trésor contre tous les biens du monde. Mais n'est-ce pas pour elle que je les regrette, ces biens ? Tant qu'elle a été enfant, elle a été heureuse au milieu de nous, mais lorsqu'elle saura (et elle le saura un jour) qu'elle est noble, belle et qu'elle est destinée à passer une vie monotone et triste dans le cercle étroit de cette haie d'aubépine, le chagrin ne viendra-t-il pas l'assaillir ?

C'est à l'issue d'une de ces causeries conjugales que M. Desteuille vit un jour une calèche, trainée par quatre alezans et conduite à la Daumont par un beau vieillard encore vert, s'arrêter à la porte de son modeste jardin.

Il aurait bien voulu donner l'ordre de ne pas recevoir, mais on l'avait vu, c'eût été impoli, et, d'ailleurs, la cu-

riosité le poussait; il descendit pour venir à la rencontre de cet hôte inconnu.

— Monsieur le marquis, dit le comte d'Hasfeld en l'abordant, j'ai su trop tard votre retour dans le Comtat; sans cela je n'eusse pas tant tardé à venir faire ma cour à madame d'Esteuille et à votre ravissante fille. Voulez-vous être assez bon pour leur présenter un voisin?

— Monsieur le comte, dit avec embarras M. Desteuille, nous vivons ici dans un ermitage trop modeste pour recevoir des hôtes tels que vous.

— Qu'importe! répondit vivement le comte en lui prenant affectueusement la main, qu'importe un peu plus ou un peu moins de fortune? Entre nous, la souche de la famille ne l'emporte-t-elle pas? Ne fait-elle pas évanouir tout le reste? et la famille du marquis d'Esteuille ne vaut-elle pas celle des comtes d'Hasfeld? Vous avez beau l'amoindrir et la cacher, d'Hozier est là pour vous trahir.

Et sans laisser au marquis le temps de répondre, il s'avança vers madame d'Esteuille, qu'il aperçut au fond du jardin.

Force fut donc au marquis de faire la présentation, non sans rougir un peu de la robe de laine et de la coiffure villageoise de sa moitié. Celle-ci soutint l'épreuve avec une simplicité de bon goût qui parut tellement plaire au comte, qu'en prenant congé, il demanda l'autorisation de revenir avec le vicomte Gaëtan d'Hasfeld, son fils. On ne put la lui refuser.

IV.

« La nature humaine est mauvaise et la vie est une triste chose », a dit un écrivain pessimiste. Sans aller jusque-là nous croyons que, dans notre courte existence ici-bas, l'épreuve est souvent difficile à soutenir. Nous passons nos jeunes années à écouter les désirs qui naissent en foule dans notre cœur ou dans notre tête; nous cherchons le bonheur dans leur accomplissement; dans certains moments nous croyons l'avoir atteint, mais si ce bonheur dure, bientôt ce qu'il avait de charmant se flétrit, s'épuise et vient s'éteindre dans le dégoût. Tel est le dénouement inévitable. Si, pour échapper à cet état nous

changeons l'objet de notre passion, si nous réussissons à nous étourdir encore, nous renouvelons la même expérience; nous voyons alors que notre cœur a été abusé et jamais réellement satisfait.

Alors, l'ennui nous saisit, et nous déclarons, comme notre morose écrivain, que « la vie est une triste chose, que la nature humaine est mauvaise et que le prochain ne vaut pas la peine que l'on se donne pour lui... »

Gaëtan d'Hasfeld en était là: complètement blasé, il passait sa vie dans l'ennui et le dégoût de toutes choses; les plaisirs de Paris et de la campagne l'avaient lassé. Il n'en était qu'un dont il n'eût pas essayé: le mariage. Son père, le comte d'Hasfeld, l'y poussait avec une telle ténacité qu'il lui répondit un jour: « Vous me traquez comme un renard; pour Dieu, laissez-moi tranquille! J'ai assez d'épreuves comme cela; j'ai mis vingt fois vos limiers en défaut; s'ils y reviennent, je leur ferai un mauvais parti, et s'ils me serrent de trop près, le Rhône est là. J'ai assez de la vie. »

Un peu effrayé de cette menace, le comte laissait à son fils la liberté de vivre à sa guise, c'est-à-dire de regarder couler l'eau ou passer les nuages, de dormir, de bâiller, de maudire la vie.

Le comte avait beau accumuler au château les fêtes et les plaisirs de tout genre, notre jeune sauvage restait froid ou s'éloignait. Il était tombé dans un état de marasme qui eût profondément affligé une mère, mais qui faisait dire au comte: « Bah! cela lui passera. Le papillon, sorti de sa prison, retrouvera ses ailes; après le sommeil de l'intelligence et des sens, il ne lui faudra que la vue d'une jeune villageoise un peu accorte pour le réveiller.

Et, dans ce but, il s'était mis à l'affût de toutes les beautés plus ou moins campagnardes des environs du Rhône et de Vaucluse. « C'est dans le pays de Laure et de Pétrarque que je trouverai cela, disait-il; la beauté naïve et sentimentale guérira le mal qu'ont fait les beautés frelatées de Babylone. »

H. ROUX-FERRAND.

(La fin au prochain numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

Album historique contenant plus de cent costumes de travestissements de toutes les époques.

Au moment où les bals du Carnaval sont en plein succès, nous nous plaisons à recommander un album qui doit être d'une indispensable utilité, surtout pour les tailleurs qui s'occupent de travestissements.

Cet album renferme plus de cent costumes variés, fantastiques, historiques, pittoresques et artistiques, publiés depuis dix ans dans le *Progrès* et parmi lesquels on n'aura, pour ainsi dire, que l'embarras du choix.

En dehors du côté utile de cet ouvrage, on peut dire que la partie artistique ne laisse rien à désirer. Il se compose de dix magnifiques planches gravées sur acier, coloriées avec luxe;

chacune d'elles représente une multitude de danseurs travestis, revêtus des costumes le plus à la mode et le mieux choisis.

Ce riche ouvrage, tiré avec soin sur beau papier et dont chaque détail est rendu avec un art parfait, prendra sa place comme objet d'art et de fantaisie, dans la plupart des salons aristocratiques, et deviendra d'une utilité sans égale pour tous les costumiers.

7 fr. pris au Bureau du journal le *Progrès*, 49, rue des Petites-Écuries, 8 fr. expédié franco par la poste.